

La baie, moi, je la connaissais par cœur: à marée basse, j'allais y ramasser des coquillages dans la vase des chenaux. Je savais reconnaître les endroits où le sol est ferme, et où l'on peut passer sans s'enliser. Je savais à quelle heure la mer commençait à descendre, mais surtout à quel moment il fallait quitter les bancs de sable pour ne pas se faire prendre au piège de la marée remontante. Dans mes paniers, j'entassais des kilos de coques que je vendais ensuite pour payer le loyer de la petite chambre que j'occupais dans le village.

Nous étions nombreux à vivre de la mer. Les bateaux de pêche que l'on voyait passer à marée haute venaient des ports de Cancale et de Granville. À cette époque, venaient d'apparaître les premières bisquines, ces petites embarcations qui allaient se multiplier dans les années suivantes. Nous autres, habitants du Mont, pratiquions surtout la pêche à pied. On nous surnommait d'ailleurs «les pieds rouges», à cause de nos orteils gelés par l'eau glacée.



«Alors, petit! La pêche a été bonne?»

C'était Jules, l'un des gardiens de la prison, que je connaissais bien.

«Cinq kilos! Et des beaux.

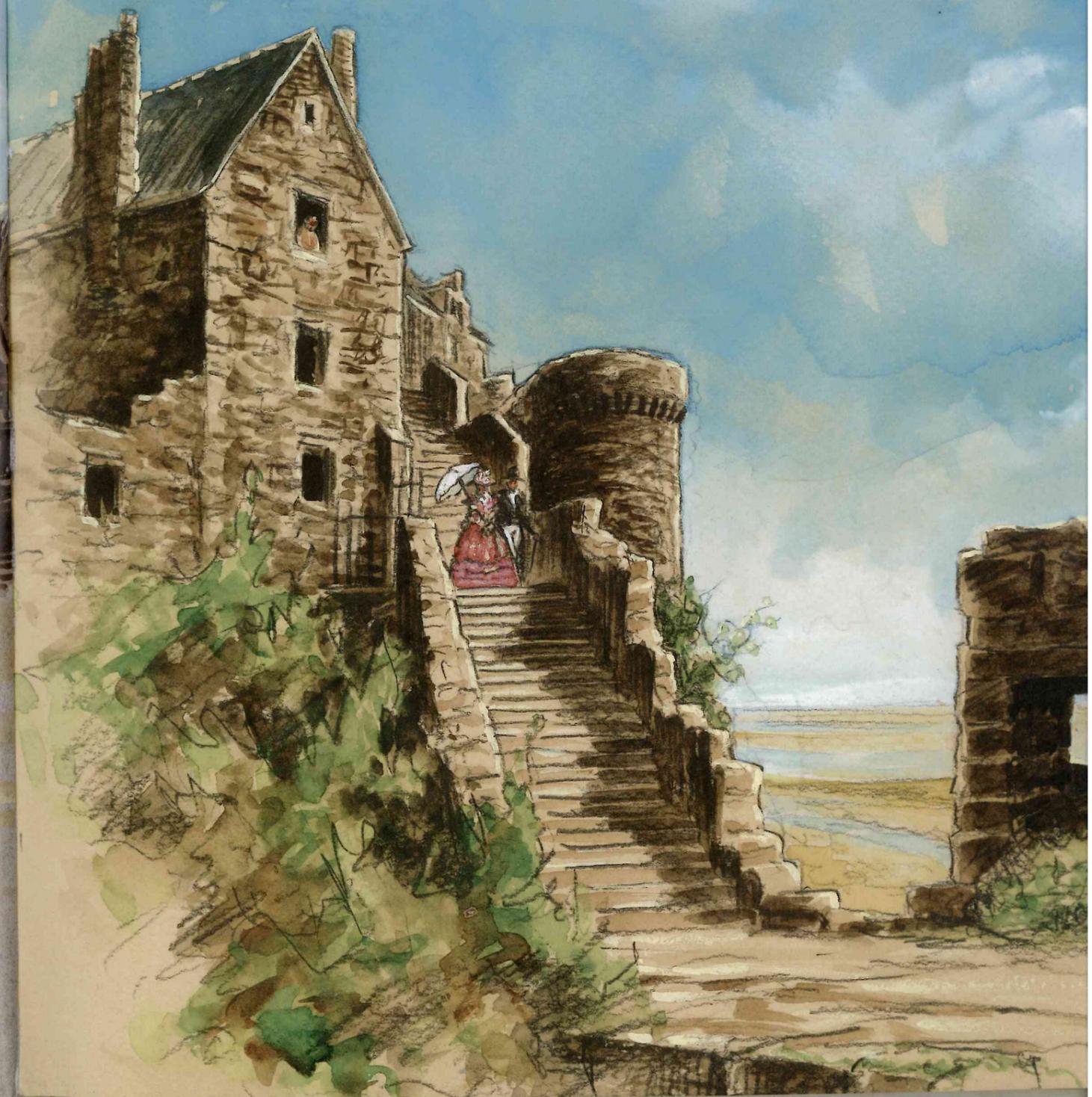
– Ho, ho! Ça mérite bien un petit verre de cidre!...»



Attablés devant l'une des tavernes du village, nous bavardions de tout et de rien. Jules avait perdu sa femme quelques années plus tôt, et s'était retrouvé gardien de prison un peu par hasard. C'était l'homme le plus gentil que j'aie connu. Régulièrement, entre deux visites, il me donnait des nouvelles de la prison: «Ça ne va pas fort à l'hôtellerie! Il y a des fissures grosses comme mon poing dans le mur ouest: on va devoir évacuer tout le bâtiment...» L'hôtellerie, c'était l'aile de l'ancienne abbaye où dormait la majeure partie des prisonnières.

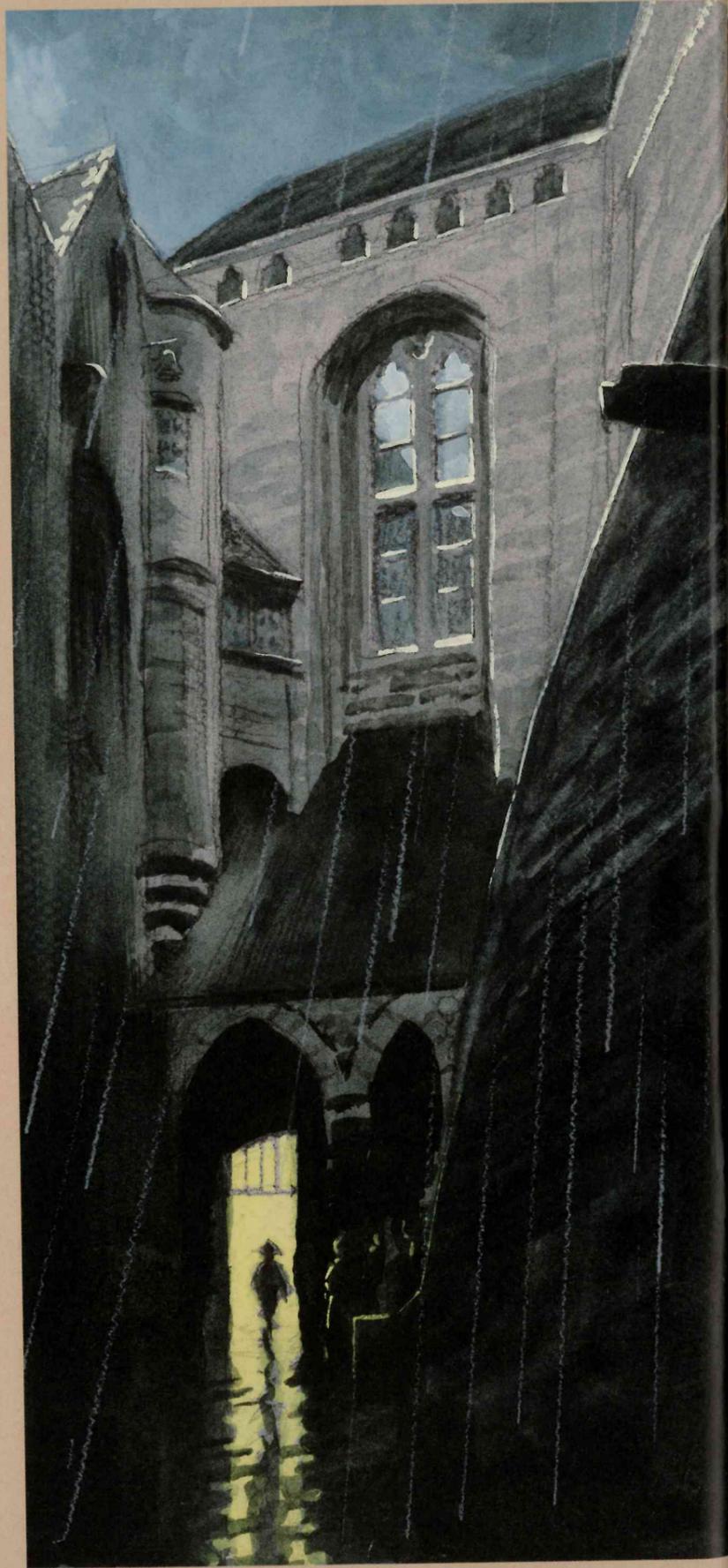
Moi, mes nuits, je les passais dans un bout de grenier que me louait un couple d'épiciers. La plupart des maisons étaient occupées par des pêcheurs, ou par des employés de la prison. À cette époque, il y avait déjà quelques touristes, mais fort peu nombreux. On les reconnaissait à leurs belles tenues qu'ils tentaient de préserver des taches de vase. Par l'unique fenêtre de ma petite chambre, je les voyais se promener sur les remparts.

L'été finissait, on allait bientôt retrouver le froid de l'hiver...





«Elle ne va pas bien du tout !  
Elle tousse énormément...»  
Pour la première fois, maman n'était pas  
au rendez-vous à l'heure de la visite. Je  
l'avais retrouvée à l'infirmierie,  
soignée par un petit groupe  
de religieuses.  
Celle qui dirigeait les soins s'appelait  
sœur Euphrasie. Elle semblait vraiment  
inquiète pour ma mère.  
«On doit la libérer au printemps.  
Ça ira mieux quand elle sera sortie...  
dis-je d'une voix incertaine.  
– Ce n'est que dans huit mois.  
Je ne suis pas sûre qu'elle tienne  
aussi longtemps...»



La réponse de la sœur Euphrasie m'avait fait l'effet d'un coup de poing dans le ventre.  
J'avais quitté la prison en serrant les dents, et j'étais allé directement chez Jules  
pour tout lui raconter.  
«On pourrait demander une libération pour raisons de santé, mais ça prendrait des semaines !»  
m'avait-il expliqué.  
J'avais éclaté en sanglots :  
«Ce n'est pas juste, Jules !  
Ce n'est pas juste !  
– Je sais, petit...»  
Ce soir-là, je ne suis pas rentré  
chez moi. Jules m'a laissé  
dormir chez lui au coin du feu,  
mais je sais qu'il n'a pas fermé  
l'œil de la nuit.



«Vu sa maladie, l'idéal ce serait de l'emmener à Jersey...»

Tout en nous promenant dans le village, nous discutons de la situation :

«Où ça ?»

– À Jersey. C'est une île anglaise qui se trouve à quelques heures de navigation d'ici.

La justice française n'y a aucun pouvoir, et le climat est tellement bon que les fleurs y poussent par milliers. Il suffirait d'y aller en bateau, en profitant des grandes marées...



– Mais, Jules, ma mère est une prisonnière...

– Je le sais, bon Dieu ! Qu'est-ce que ça change ?»

Puis, à voix basse en regardant autour de lui pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre, il ajouta : «Elle ne serait pas la première à s'évader du Mont-Saint-Michel !»

Jules venait de lâcher le mot qui occupait nos esprits depuis des jours : l'évasion...

«Il y en a qui ont réussi ? demandai-je timidement.

– Évidemment ! grogna Jules. Mais on s'est toujours arrangé pour que personne ne le sache ! Sauf quand on ne pouvait pas faire autrement...

– C'est possible, alors ?»

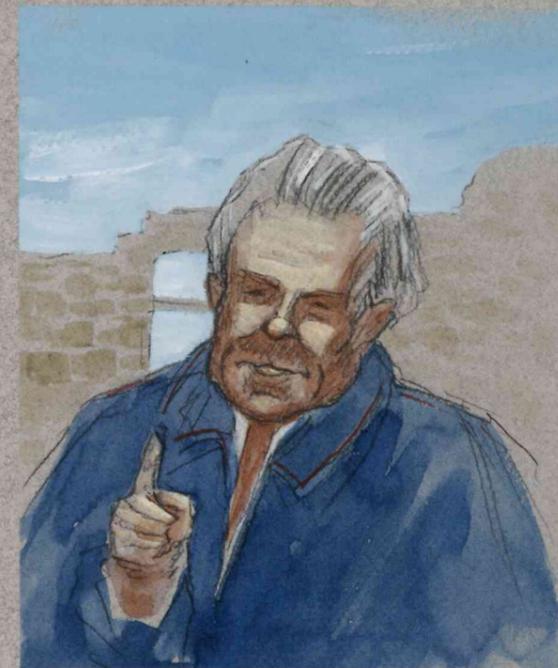
Jules me regarda droit dans les yeux :

«Attention, petit ! On peut tenter le coup, mais il y a un vrai risque ! Tu pourrais bien te retrouver enfermé comme ta mère ! Ou pire, si ça tournait mal...

– Ça vaut mieux que de la perdre, murmurai-je.

Mais toi, Jules, qu'est-ce tu risques ?

– Autant que toi, petit... Mais je n'en peux plus de ce maudit rocher ! Je suis prêt à partir avec vous...»



De retour chez Jules, nous avons commencé à échafauder un plan :

«Je connais un pêcheur qui a une bisquine, et il me doit un service... Il ira nous attendre derrière Tombelaine, à l'abri des rochers pour que les sentinelles ne le voient pas. Il faudra juste que ta mère arrive à marcher jusque-là...»

Penché sur la carte, je songeais à cette île de Tombelaine, séparée du Mont-Saint-Michel par la moitié de la baie, et par des chenaux où s'écoulaient les rivières venues de l'intérieur des terres.

«Il faut qu'elle y arrive !» dis-je à voix haute, comme pour m'en convaincre moi-même.

À l'infirmerie, sœur Euphrasie avait réussi à convaincre une fois pour toutes le directeur de la laisser préparer du bouillon de viande aux malades qu'il fallait remettre sur pied.

Grâce à cela, ma mère reprenait peu à peu des forces...

Mais le problème demeurait : comment la faire sortir de l'ancienne abbaye ?

Tous les jours, lorsque la marée nous le permettait, Jules et moi tournions autour du Mont pour essayer de trouver un itinéraire ; un passage praticable que personne ne connaissait.



En vain... Malgré les encouragements de Jules, le doute me gagnait. Puis un jour, un grondement s'est fait entendre...